

*L'ours blanc est
peut-être le plus
dangereux de tous
les carnivores.*



L'homme qui a vu l'ours... blanc

L'artiste fribourgeois Daniel Rohrbasser a développé une passion pour **les plantigrades polaires**, qu'il observe, photographie, sculpte et dessine. Un beau livre, avec des contributions de scientifiques et d'aventuriers, vient aujourd'hui parachever ses aventures.

Texte: Laurent Nicolet

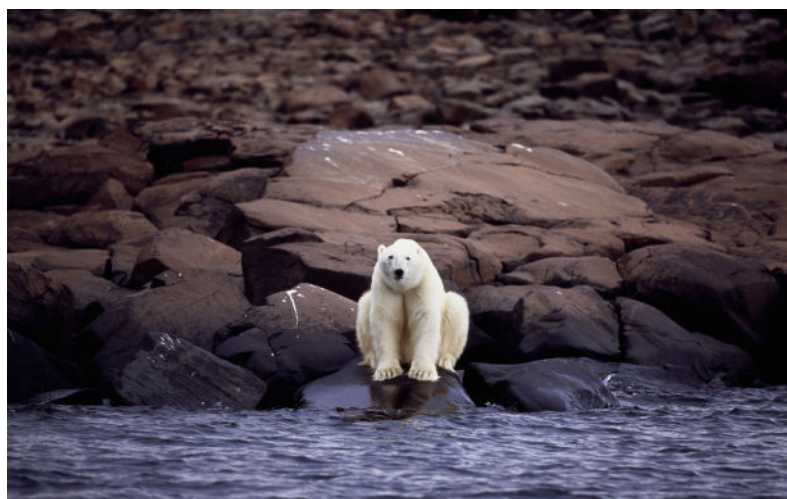
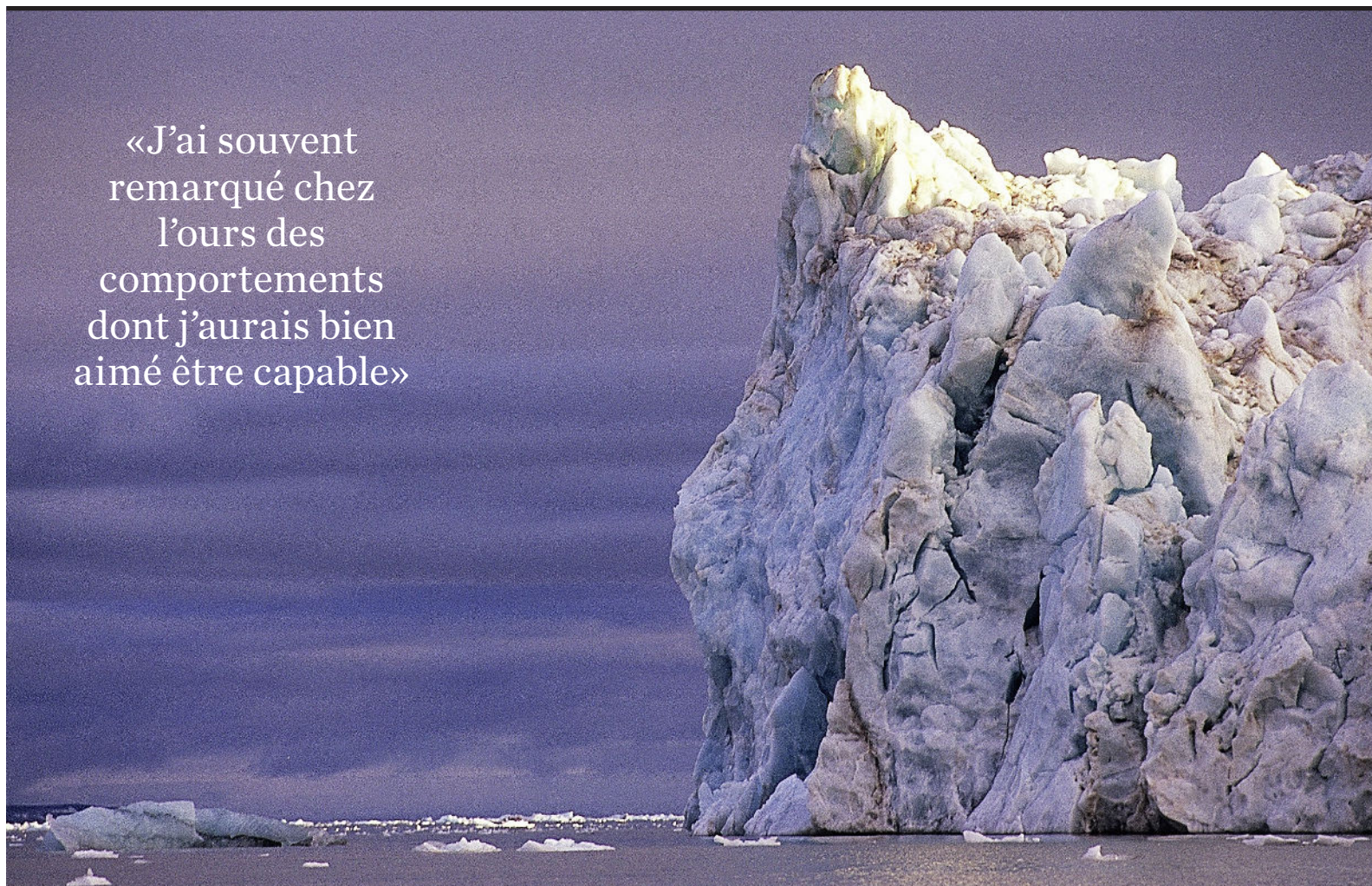
Un voyage de noces peut mener à tout. Y compris à la passion des ours blancs. C'est ce qui est arrivé à l'artiste fribourgeois Daniel Rohrbasser, en Alaska, en 1999, où il goûte pour la première fois à l'Arctique et attrape le virus. Pour toujours.

Des pêcheurs avaient alors proposé au couple de loger dans une cabane, contre un coup de main pour attraper et découper les saumons qui remontaient la mer des Tchouktches. «On s'y est mis avec toute notre énergie, notre maladresse aussi.» Une complicité

naîtra, notamment avec Beulah, grand-maman inupiat qui avait vécu dans son enfance la vie traditionnelle de ces peuples natifs des régions glacées, «une vie de nomades, de pêcheurs, de chasseurs, de cueilleurs».

Mais c'est un autre animal qui va impressionner plus particulièrement Daniel. «On a vu pas mal de grizzlis, mais de loin, c'était frustrant, on n'osait pas s'approcher par manque d'expérience et de connaissances. C'est là que je me suis promis que le but du prochain voyage serait d'aller voir des ours de près.» Mais blancs

«J'ai souvent remarqué chez l'ours des comportements dont j'aurais bien aimé être capable»



L'ours blanc fait preuve d'une grande patience lorsqu'il chasse. Sa survie n'en demeure pas moins fragile.

cette fois. Ce sera d'abord le Groenland, puis surtout le Svalbard norvégien, archipel de l'océan Arctique comprenant entre autres le Spitzberg où, depuis, il multiplie les expéditions et les rencontres. «La première fois on n'a pas vu un seul ours, rien, pas une trace. En plus, on a commis des boulettes de débutant, comme laisser le fusil sous la tente parce qu'on n'avait plus envie de trimballer 8 kilos chaque jour pour aller en montagne. On a compris plus tard que c'était très important de toujours avoir une arme avec soi, ne serait-ce que pour faire du

bruit. Même en dormant, même en se lavant les dents.»

La fragilité d'un grand prédateur

L'ours blanc, Daniel Rohrbasser pourrait en parler des heures. «Quand on l'observe, on se rend compte que toute sa vie est une histoire passionnante, inspirante, j'ai souvent remarqué chez lui des comportements dont j'aurais bien aimé être capable.» Sa patience, par exemple, au printemps à chasser le phoque qui «sommeille sur sa plaque de glace à côté d'un trou de respiration alors qu'il n'a environ que 2% de

chances de réussir dans cette entreprise. Malgré tout, chaque fois il essaie, il a le courage d'entreprendre, d'accepter l'échec, c'est une école de vie extraordinaire.»

Et puis surtout, dans le contexte actuel, c'est la fragilité de la bête qui frappe particulièrement l'artiste. «Le plus grand prédateur, peut-être le plus dangereux de tous les carnivores, apparaît pourtant tellement vulnérable à cause du réchauffement climatique et de la pollution.» Et d'évoquer les PCB, les pesticides, les dérivés chlorés de l'industrie du plastique qui

«Le plus grand prédateur apparaît tellement vulnérable à cause du réchauffement climatique»

«arrivent via les courants marins et atmosphériques jusque dans l'océan glacial arctique, touchant le krill (ndlr: une petite crevette), la base de la chaîne alimentaire. L'ours polaire, au sommet de la chaîne, est ainsi exposé de plein fouet à l'action de tous ces polluants.» D'où cette image au contraste douloureux: «Un animal si sûr de lui-même, si calme, qui maîtrise toutes les situations, mais qui en réalité se trouve gravement menacé et risque la perte de son habitat.»

Rester optimiste

À parcourir les nombreuses contributions de climatologues, de biologistes et d'explorateurs qui composent le gros album* concocté par Daniel Rohrbasser, et placé sous le triple signe de l'art, de l'aventure et de la science, c'est un sentiment d'urgence qui prédomine. «On comprend que la situation est délicate, que tout va à toute vitesse, qu'en Arctique, comme d'ailleurs dans les Alpes, le réchauffement climatique est plus marqué qu'ailleurs.» Le ton général pourtant, comme porté par la formidable puissance de l'ours blanc, veut rester optimiste. «On en a parlé avec tous les intervenants, on s'est dit que le mieux était de tenter de créer de l'enthousiasme, de susciter un élan. Trop insister sur le côté sombre ne produit souvent qu'une vaine perte d'énergie.»

Lui-même a conscience qu'avec ses fréquentes expéditions, son kayak en plastique, il ne contribue guère à préserver l'environnement de l'Arctique. «Je me dis parfois qu'il vaudrait probablement mieux tout arrêter, je me demande si cela a du sens, tous ces kilomètres parcourus, cette énergie dépensée.» Heureusement, il a quelque chose à mettre dans l'autre plateau de la balance. «J'ai le sentiment que, quand je vais dans les écoles, je peux déclencher quelque chose, que ces jeunes qui m'écoutent et qui posent des questions feront un jour mieux et plus que moi.» **MM**

* À lire: «Dans la trace des ours blancs», Éd. Faim de Siècle. En vente sur exlibris.ch



Daniel Rohrbasser croit au respect entre l'homme et l'ours.

La grande peur dans l'Arctique

Le 19 juin 2006, Daniel Rohrbasser a connu la peur de sa vie lorsqu'il a vu un ours blanc s'approcher inexorablement de sa tente. Une peur dont il a eu de la peine à se débarrasser. L'exemple de Hilde Fållun Strøm, qui vit dans le Svalbard depuis vingt-cinq ans et y organise des expéditions, l'a beaucoup aidé. «Elle habite un chalet à 5 kilomètres du village. Tous les jours, été comme hiver, quelle que soit la visibilité, même en plein brouillard, elle suit ce sentier où à n'importe quel moment on peut tomber sur un ours blanc, histoire d'entraîner sa confiance, de vivre avec sa peur, d'essayer d'en faire quelque chose de positif, en s'exposant tout le temps.»

Daniel Rohrbasser raconte aussi que l'ours blanc serait un animal très curieux. «On dit qu'il y en a un sur six assez intéressé, quand il aperçoit un homme, pour s'approcher, pour venir voir.» Une approche qui pourrait certes parfois sembler bien lointaine, se cantonner à 300 mètres. «Il a un odorat incroyablement développé, il est capable par exemple de sentir un phoque à 10 kilomètres sous un mètre de neige ou de

glace. Quand vous êtes là-bas, il sait donc absolument où vous vous trouvez.»

L'homme est-il considéré par l'ours comme une proie? À cette question, l'artiste a envie de répondre: «Plutôt non». Avant de nuancer: «Ceux qui en ont vu beaucoup plus que moi les craignent davantage.» Lui croit au respect, se souvient des paroles d'un jeune homme ayant beaucoup voyagé en kayak à travers le Svalbard: «Si tu y vas avec de bonnes intentions, c'est une question de phéromones, tout se passera bien.» Daniel Rohrbasser concède que c'est là sans doute une approche romantique, mais souligne qu'il y a «beaucoup de choses qu'on peut faire avant de tirer sur un ours, et de toute façon jamais avant 15 mètres, sinon ce serait criminel: être attentif tout le temps, ne jamais se laisser prendre par les automatismes, et puis on dispose aussi de fusées pour faire du bruit.»

Ce 19 juin 2006, l'ours continuait d'approcher: «C'était déjà la distance où il fallait tenter quelque chose, dans les trois secondes j'allais réagir, mais il a changé de cap et fait mine de partir.» **MM**